

UN DIMANCHE COMME IL Y EN A DEJA AUJOURD'HUI

Du vent frais, une rue vide et le chant des oiseaux. « Cet aujourd'hui, comme toujours, est un autre hier » pensa l'homme accueilli par cette matinée si semblable à celles qu'il avait déjà connues alors qu'il quittait sa maison. Sous un chapeau de feutre beige resplendissaient deux yeux affûtés et bienveillants. Ils jetaient un regard au ciel de janvier, dans l'espoir d'y apercevoir un soupçon de bleu. Il n'y aurait que de la grisaille pour le jour à venir. L'homme soupira, ferma le petit portillon de bois qui donnait sur le trottoir et s'y engagea.

Seuls ses pas et les gazouillis se faisaient entendre pendant qu'il traversait le village. Il faisait attention à ne pas marcher sur les bouches d'égout qui jalonnaient la voie. Non seulement parce que la rosée nocturne les avait rendues quelque peu glissantes, mais surtout pour éviter que le bruit métallique ne puisse déranger le sommeil des foyers avoisinants. Il manœuvra avec succès et se retrouva bien vite au-devant de sa destination, l'église.

Devant le grand bâtiment aux reflets argentés se tenait un jeune garçon en soutane blanche.

- Bonjour Pierre, je ne suis pas de trop j'espère ? avança l'homme.
- Bonjour M'sieur Dominique. Vous n'avez pas à vous inquiéter, nous sommes loin du compte, répondit le jeune garçon.
- Est-ce qu'il arrive que nous atteignons trente personnes dans la paroisse ?
- Ce n'est jamais arrivé, mais il faut toujours qu'on en soit sûr vous savez ?
- Je comprends, je comprends. Fais attention à ne pas attraper froid au moins, fit Dominique alors qu'il passait les portes de l'église.
- Ne vous en faites pas m'sieur Dominique, je suis solide comme un roc, répondit Pierre en riant.

Dominique eut un petit rire, lui fit un signe de la main puis pénétra dans l'enceinte. Il prit sa place habituelle, à la troisième rangée en partant de l'autel, sur l'extrémité gauche. Il se mit à regarder le vitrail bleu, rouge et or qui se référait à la Sainte Trinité, songeur. Dans sa jeunesse, il avait toujours détesté aller à la messe. Ses parents étaient très religieux, et il n'avait jamais réussi à partager cela avec eux. Jamais, même pas en ce moment. Il était pourtant là, assis face au crucifix, tant d'années après sa rupture. Il était pourtant là et se disait qu'il aurait été reconfortant que Celui qui se trouvait sur cette croix en descende et rende au monde l'aspect éclatant et merveilleux qu'il avait dans ses yeux lorsqu'il était enfant. Celui sur la croix était cependant toujours au même endroit.

Le service se termina rapidement. En dépit d'un nombre conséquent de fidèles au sein du village, une vingtaine de personnes seulement y avaient été présentes durant ce dernier. Tant mieux, car depuis l'explosion pandémique de ce qui était désormais appelé la Mauvaise Grippe, il était interdit de dépasser la trentaine de personnes dans l'église. Ce qui était considéré inconcevable quelques décennies plus tôt était désormais routinier dans bien des domaines.

Alors qu'il sortait de l'église, Dominique fut salué par le prêtre. Celui-ci était quelque peu hésitant pour les poignées de main :

- Passez un bon dimanche Dominique, dit-il.
- Merci Arthur, vous aussi.
- N'oubliez pas que la saison de la Mauvaise Grippe va commencer. Je sais que personne dans ce village ne la prends à la légère, surtout pas vous, mais j'estime qu'il est toujours important de le rappeler.
- Je serai prudent. Mais je dois vous avouer qu'il est toujours assez déprimant de sortir ces masques du tiroir.
- Oh, croyez-moi, je ne les toucherais même pas si j'avais le choix. Mais le choix est justement ce qu'il nous manque.
- Vous avez raison. Puisse cette saison s'en aller aussi vite qu'elle vient.
- Je ne souhaite que cela. A la prochaine fois, mon ami, dit le prêtre qui s'éloignait déjà pour faire passer le bonjour.

Dominique rabaissa son chapeau et quitta la place de l'église par le petit sentier au nord. Il n'était pas encore temps pour lui de rentrer. Ce chemin parsemé d'hellébores vertes et d'arrosoirs serpentait jusqu'au parc du village. Le parc n'était lui-même qu'une vaste platanaie piquée d'un étang. Arrivé à l'entrée, il se fit héler par une voix qu'il ne connaissait que trop bien : Simon, un ami de longue date, était assis sur un banc non loin et secouait vigoureusement le bras. Un brin de causette ne pouvait pas faire de mal.

- Si ce n'est pas le vieux Dom ! s'exclama Simon, guilleret.
- Comment ça « vieux », rétorqua Dominique en s'affalant sur le banc, nous avons le même âge !

Les cheveux roux qui dandinaient à chacun de ses mouvements sous son béret, Simon découpait des tranches de saucisson dans le panier qu'il avait posé à sa gauche.

- Tu en veux ? proposa-t-il.
- J'étais justement sur le point de t'en demander une part, répondit Dominique avec allégresse. Je n'ai pas pu manger une seule portion de viande cette semaine chez Tristan.
- Ah, tu as été voir ton fils ? Je me demandais où tu étais passé ces derniers jours.
- Oui, j'étais en ville. En toute honnêteté, ce n'était pas le plus agréable.
- Raconte-moi donc tes malheurs !
- Eh bien, avant toute chose, je dois dire que j'ai été surpris, commença Dominique. L'air était meilleur, il y avait beaucoup moins de bruit que lorsque nous y vivions.
- Les voitures électriques ont bien aidé, c'est le moins qu'on puisse dire.
- C'est vrai. Tristan m'a d'ailleurs fait comprendre que la quasi-totalité d'entre elles étaient autonomes maintenant. Tu aurais dû le voir, excité comme un gamin lorsqu'il me parlait de ce que je n'avais pas vu changer. J'avais l'impression d'être en face de moi-même lorsque je montrais à ma grand-mère comment envoyer un message par téléphone.

- Le temps ne nous a pas rajeuni, n'est-ce pas ? dit Simon en riant. Ça me rappelle lorsque Clémentine essayait de m'appeler par Holo. Je m'étais tellement emmêlé les pinceaux qu'il n'y avait que mon pied droit qui lui apparaissait sous forme d'hologramme ! Mais je suis fier d'avoir vu ma petite-fille apprécier mes pas de danse !
- Ha Ha ! Je ris, tu sais, mais je dois avouer que c'est assez frustrant de se rendre compte qu'on vieillit. Quoiqu'il en soit, Tristan a passé la semaine à me présenter les... merveilles modernes de la ville, et à quel point il y fait bon vivre.
- Tiens donc, il essaye de te vendre l'idée d'y aller ?
- Tu peux le dire deux fois, oui.
- C'est ce qui arrive quand on gâte trop ses enfants ! Même en grandissant, ils ne veulent jamais être loin de vous.
- Ne t'en fais pas. Dans l'ensemble, Tristan se débrouille bien mieux que moi à être un adulte.
- Quel est le problème dans ce cas ?

Dominique se mit à regarder au loin puis, avoir pris une profonde inspiration :

- Te rappelles-tu le concours que nous avons fait tous les deux lorsque nous étions à l'université ?
- Un concours... un concours... Celui où il fallait écrire sur le thème du futur ?
- Sur l'année 2050, oui.
- Oui, oui, je m'en souviens. J'avais parlé de voitures à réaction, d'agriculture lunaire, de naissances in vitro par sélection de génome spécifique. La prévalence des espèces monétaires cryptées et de bien autres choses qui ne semblent plus aussi farfelues de nos jours.
- C'est bien ça. C'est assez amusant, une bonne partie de tes idées est devenue réalité, monsieur H.G. Wells. Si les examinateurs avaient eu accès à notre présent, tu aurais eu la première place.
- Je ne vais pas trop me plaindre, j'ai quand même eu la cinquième à l'ordre national. Mais maintenant que tu en parles, je n'ai jamais su ce que tu avais écrit.
- Je n'ai rien pu écrire, répondit Dominique en observant sa rondelle comme pour y trouver ce qu'il devait dire. Cette année-là, beaucoup de trop de bouleversements sont arrivés. Plus que de m'émerveiller à l'idée du futur, je me suis mis à le craindre à cause de ce que je voyais se former. Si j'avais rédigé cette nouvelle, tout ce qui en aurait transparu serait du pessimisme et de l'anxiété.
- Et en te rendant en ville, tu t'es rendu compte que toi aussi, une bonne partie de tes idées...
- Était devenue réalité, oui. Bien sûr, lorsque j'avais décidé de quitter Amiens, c'était parce que j'avais remarqué ce que je redoutais s'immiscer dans notre quotidien. Les caméras qui commençaient à être de plus en plus présentes, les petits commerces avalés au fur et à mesure par les grandes sociétés et cette idéologie grandissante qui primait la sécurité à la liberté de chacun au point d'infantiliser... J'ai vu cela arriver, mais je ne m'attendais pas à ce que soit généralisé et surtout, je ne m'attendais pas à ce que ce soit glorifié de la bouche de mon propre fils. Lorsque nous avons vingt ans, nous parlions souvent de l'œuvre d'Orwell. Si seulement nous savions à quel point le monde tournait dans cette direction.

- Même si c'était le cas, je ne pense pas que nous aurions pu y changer grand-chose Dom. Rappelle-toi la restriction globale d'internet d'il y a une quinzaine d'années. Le projet avait été adopté au nez et à la barbe de la population, en dépit du fait que certains, comme nous, avaient manifesté leur désapprobation. Quel a été le résultat ?
- Une prise de contrôle totale des informations autorisées à la publication sur les grandes plateformes sous couvert de protection des utilisateurs. Et bien évidemment, les services qui avaient cette clause étaient les plus fréquentés. C'était surtout pour avoir la main mise sur ce que les gens avaient le droit de dire et de savoir, oui.
- Tu m'étonnes. Tout avait commencé par une tendance à la censure. C'étaient d'abord des mots, puis des personnes, puis des concepts et ainsi de suite. Comme le reste de ce que tu as pu constater, le changement a été méthodique. Peu importe si nous savions ce qui devait arriver, nous n'étions que des gamins avec une connexion internet.
- Tu as raison... Mais je n'aurais pas cru qu'autant de personnes acceptent de vivre avec des barrières, de se réjouir d'en dépendre même, sans chercher à savoir si elles avaient lieu d'être ou pas.
- Il vaut mieux voir le bon côté des choses, tu sais. Le taux de criminalité est au plus bas, nos avancées scientifiques restent la preuve que d'une certaine façon, l'humanité avance. Et regarde le niveau de vie des personnes de la classe moyenne aujourd'hui, il n'a jamais été aussi élevé.
- Et pourtant je n'ai jamais autant reçu de personnes souffrant de dépression que ces dernières années.
- On ne peut pas tout avoir ! À ta place, je ne me tracasserais pas autant. Nous avons le privilège de profiter d'un joli dimanche matin dans un village coquet à savourer un pain au saucisson ! Dit Simon en croquant dans celui qu'il avait dans la main.
- Je suis tout à fait d'accord, emboîta Dominique.
- D'ailleurs, pourquoi est-ce que tu n'as pas pu manger de viande ? S'enquit Simon.
- Entre la petite-amie de mon fils qui a manqué de s'évanouir en m'entendant parler de poulet grillé et le prix de la viande qui a quadruplé en ville soi-disant à cause de la taxe carbone sur les produits d'élevage, je suis tombé de Charybde en Scylla !

Simon éclata de rire.

- Si je me rappelle bien, il y avait eu controverse sur la viande dans les cantines scolaires et les restaurants universitaires au début des années vingt. Je ne pensais pas que ça en arriverait là. Ou est-ce à cause du réchauffement climatique ?
- Il me semble que c'est à cause du réchauffement climatique, du moins selon les dires de Tristan.
- Et c'est pour quand, la fin du monde, cette fois-ci ?
- Avec de la chance, dit Dominique en époussetant les miettes sur son pantalon, dans cinquante ans, la montée des eaux due à la fonte des glaciers nous arrivera jusqu'aux genoux seulement.

- Tu sais, j'ai toujours pensé qu'il était vrai que la planète se réchauffait. Seulement, avec le temps, j'ai eu de plus en plus de mal à croire qu'il s'agissait purement d'une conséquence de l'activité humaine. Et puis, beaucoup semblaient profiter de la situation, plus que de la prévenir. A voir nos enfants vivre eux aussi dans cette crainte, cela avait renforcé mon sentiment.
- Je le pense aussi Simon. C'est difficile de se positionner, lorsque notre connaissance est limitée. Je ne pourrais pas dire à mon fils qu'il faut ou il ne faut pas le faire. Mais respecter l'environnement dans lequel on vit et être reconnaissant pour ce que l'on a est un début, je suppose.
- Tu t'en vas déjà ? dit Simon en voyant Dominique se lever.
- Oui. Tu sais bien où je vais quand je passe par ici.
- Ah... Bien sûr. A plus tard, dans ce cas.
- A plus tard, mon ami.
- Et dis-lui bonjour de ma part.
- Je n'y manquerai pas, mais tu devrais aller lui rendre visite de temps en temps aussi.
- Tu sais pourtant que je n'ai jamais su parler aux femmes !
- Ha Ha ! Je suis sûr qu'elle apprécierait quand même. J'y vais, et merci encore pour le repas, lança Dominique tout en s'éloignant.

Le pas un peu plus lourd, il se dirigea vers le chemin à l'ouest du parc. De là, il passa deux embranchements qui le conduisirent à la rue traversée par la voie ferroviaire. La route continuait pour arriver à la sortie nord de la ville mais sur celle-ci se trouvait un autre sentier qui se penchait vers la droite. Les bordures de ce dernier étaient habituellement serties de chrysanthèmes, mais il faudra attendre le prochain été pour voir fleurir le premier d'entre eux. Au bout de ce sentier se trouvait le cimetière du village. Là, devant une petite croix de pierre, Dominique déposa une seule rose rouge. C'était le 23 janvier 2050, l'anniversaire de sa défunte épouse Marjorie. A travers le temps, le monde avait peut-être changé, certains espoirs et certaines peurs étaient devenus réalité, mais le plus important était resté : l'Homme avait toujours la capacité d'aimer.

